

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 128 (2002)
Heft: 01/02

Artikel: Habitat et territorialité
Autor: Raffestin, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Habitat et territorialité

Ce texte est celui d'une conférence prononcée en septembre 2001 par le Professeur Claude Raffestin, dans le cadre d'un colloque sur le logement organisé par l'Institut d'architecture de l'Université de Genève. En nous autorisant aimablement à le publier dans ces colonnes, il nous permet de faire écho au débat ouvert à propos de la «ville verte» dans l'article qui précède, ce dont nous le remercions (Réd).

«Les maisons sont faites pour y vivre et non pour qu'on les regarde: il faut donc faire passer la commodité avant la symétrie, si l'on ne peut avoir les deux. Laissez les édifices faits pour la seule beauté aux palais enchantés des poètes qui les construisent à peu de frais. Celui qui bâtit une belle maison dans un mauvais site se loge en une prison;... Et ce n'est pas seulement le mauvais air qui fait le mauvais site; il y a encore les mauvaises routes, les mauvais approvisionnements et, si l'on consulte Momus, les mauvais voisins»¹.

Ces linéaments de programme pour une écologie de l'habitat datent de 1625 et malgré leur formulation un peu étonnante, ils ne manquent certes pas de pertinence. Ce n'est pas par hasard si leur auteur, Francis Bacon, est l'un de ceux qui a annoncé la science et la technique modernes préoccupées d'efficacité. Un auteur contemporain, Adriano Cornoldi, presque quatre siècles après, lui fait écho de la manière la plus éclairante: «La costruzione dello spazio abitato deve soddisfare una pluralità di esigenze dello spirito, che implicano capacità inerenti la sfera sociale, psicologica, affettiva, oltreché quella artistica: una sintesi difficile, che si può solo perseguire pazientemente per gradi, il primo dei quali è l'appropriatezza, l'adeguatezza cioè delle forme ai significati dei diversi luoghi»². Et il ajoute, ce qui est dans le droit fil de la pensée de Bacon, que souvent le projeteur, au nom du résultat esthétique, sacrifie le reste. Cela se vérifie à notre époque par des maisons fameuses du XX^{ème} siècle qui se sont révélées invivables, au point d'être transformées et affectées à d'autres usages.

C'est assez dire que la question de l'habitat et celle des

relations qui s'y nouent sont éternelles pour les sociétés humaines. N'est-ce pas d'ailleurs le lieu de rencontre par excellence de l'éthique et de l'esthétique qui, à juste titre pour beaucoup de philosophes, d'architectes et d'artistes, pour ne parler que d'eux, sont les deux faces d'une seule et même chose «l'habiter». Ce verbe substantifié est d'une richesse peu commune, qui s'enracine tout à la fois dans le monde des réalités matérielles, dans celui des sensations et dans celui du logos technico-scientifique. N'est-ce pas parce qu'il révèle chez l'homme ce besoin fondamental de trouver une place, sa place, dans laquelle il trouvera la sécurité essentielle à la satisfaction de ses besoins?

Définitions

Habiter? C'est la tentative de réaliser l'autonomie quotidienne dans toutes les relations d'un homme. Si l'on accepte cette définition ou ce point de vue, il est assez évident que le dessin de l'environnement de l'homme devient une tâche terriblement accaparante. Elle est même la tâche essentielle, le dessein premier et le dessein ultime. Il ne s'agit pas d'une tâche médiocre, puisqu'elle prend en compte tout ce qui touche à la vie de l'homme dans sa réalité immédiate. Construire le territoire signifie intégrer l'entièreté des ressources disponibles de la nature et de la culture. Construire, c'est produire l'entièreté de la société dans la double perspective éthique et esthétique. Seul le territoire dont l'habitabilité est éthiquement satisfaisante peut inciter à une représentation esthétique, le paysage, qui investit la mémoire et nourrit l'esprit: «Il faut, disait cet homme de Mégare, que mon temple meuve les hommes comme les meut l'objet aimé»³. Habiter, c'est savoir saisir la relation qui s'établit entre les trois mondes de l'expérience matérielle, de l'émotion et de l'observation théorique en un seul et même processus (fig. 1). Il n'y a probablement pas d'observation qui ne fasse appel aux trois mondes, même si l'un d'entre eux est

¹ Voir FRANCIS BACON: «Essais», Paris 1939, pp. 231-233

² Voir ADRIANO CORNOLDI: «Le case degli architetti - Dizionario privato dal Rinascimento ad oggi», Marsilio, Venezia, 2001, p.9

³ PAUL VALÉRY: «Eupalinos ou l'architecte», Paris, 1924, p.92

privilegié selon les circonstances. En matière d'architecture et d'urbanisme, les trois mondes sont toujours sollicités à des degrés variables. Ils doivent l'être sous peine, dans le cas contraire, de passer à côté de choses essentielles. N'est-ce pas ce qui fait la grandeur mais aussi la difficulté de l'aménagement du territoire en général? Je reviendrai sur cette idée des trois mondes ultérieurement. Le territoire construit est un écosystème humain «découpé» dans la bio-et-socio-diversité du contexte, ou produit à partir d'éléments empruntés à d'autres contextes. On se rend immédiatement compte que l'on est là en présence de deux processus non pas contradictoires, mais différents, dont il convient d'apprécier la nature. J'ai pris l'habitude, lorsqu'il s'agit d'une appropriation et d'une adaptation internes du contexte, de parler de domestication, tandis que je réserve le terme de simulation à la construction s'élaborant à partir d'éléments externes au contexte, recomposés selon un dessein spécifique traduit dans un dessin urbanistique d'abord, architectural ensuite. Le dessin précède, souvent, le dessein, c'est-à-dire le système d'intentions et de relations que l'on veut réaliser. Il est à noter qu'il y a fréquemment une rupture entre «dessein» et «dessein». Le dessein, ou système d'intentions, se réfère à tout un ensemble de relations qui se nouent à l'intérieur d'une société et qui la caractérisent à un moment donné. Ces relations présentes ont naturellement un passé, dont la durée est variable mais généralement longue, et un futur, dont on ne connaît pas l'extension temporelle, mais à propos de laquelle on peut faire des hypothèses qui valent ce que valent les connaissances que l'on a pu accumuler à propos de ces relations. Pour ne prendre qu'un exemple, naturellement provocateur en la circonstance, on peut se demander quel est l'avenir des autoroutes dans des pays comme les nôtres en Europe. Dans une ou deux générations, les autoroutes joueront-elles encore le rôle qu'elles assument aujourd'hui? L'automobile, ce méga-objet individuel, sera-t-il encore possible? Un nouveau mode de transport du type de *Swissmetro* pourrait amener à reconsidérer le rôle des autoroutes et à les utiliser autrement. L'autoroute est sans doute l'un des éléments construits importants de la deuxième révolution industrielle, mais au même titre que beaucoup d'autres, elle pourrait être obsolète plus rapidement qu'on ne l'imagine généralement. Que l'on songe, à cet égard, aux gares qui ont été désaffectées après un siècle d'usage. Qui aurait cru, il y a seulement vingt ans qu'un grand nombre de gares allaient perdre leur signification? Le rapport entretenu par les systèmes de relations avec le territoire construit est très étroit. Et ces systèmes ne sont rien d'autre que l'expression de la territorialité. Aux transports de surface pourraient se substituer,

dans une large mesure, des transports souterrains. Ce qui n'était que l'apanage des villes avec les métros, pourrait devenir celui du territoire dans son entier. À l'urbanisme de surface, on commence à préférer un urbanisme souterrain. Nous sommes entrés dans la phase du feuilletage avec des altitudes négatives. Peut-on faire l'hypothèse, peut-être excessive, mais pas incohérente que le fonctionnel sera enterré dans la mesure où il gagnera en puissance, alors que le symbolique demeurera en surface pour des raisons d'identité? Cela pose immédiatement le problème des villes que Vittorio Gregotti, dans une interview à *La Stampa* du 18 août 2001, considère comme très préoccupant, car la culture architecturale n'a, selon lui, jusqu'ici pas été capable de trouver de nouvelles organisations spatiales et fonctionnelles en mesure d'affronter le phénomène avec une certaine satisfaction qualitative. Il est à cet égard très critique à l'endroit des architectes qui, toujours selon lui, n'ont pas su, en matière d'habitat, proposer de réelles alternatives sinon celle de la dérégulation et donc du «laisser faire».

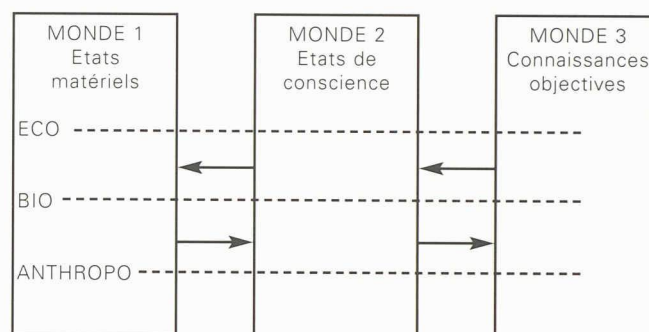
Qu'est-ce que la territorialité?

Se situer au niveau des relations non immédiatement visibles, mais observables à travers les lunettes des différentes sciences humaines est un moyen de comprendre que le paysage que nous avons sous les yeux n'est pas contemporain de l'observation. Pour l'observateur, le paysage a toutes les apparences de la fixité alors qu'il n'est que l'image d'un moment en évolution. En tant que témoin d'une image, nous devons nous demander comment c'était «avant» et comment cela pourrait être «après». Dans cette perspective, la seule analyse paysagiste n'est pas d'un grand secours et il convient de se situer en dehors du cadre territorial qui est, lui-même, façonné par toutes les activités des hommes. Ne serait-ce pas par le biais de la notion de territorialité - qu'il ne faut jamais se lasser de redéfinir -, qu'il convient d'aborder la question du territoire construit?

À grands traits, on peut définir la territorialité comme l'ensemble des relations qu'une société et, par conséquent, les individus qui y appartiennent, entretiennent avec l'extériorité et l'altérité pour satisfaire leurs besoins à l'aide de médiateurs, dans la perspective d'acquiescer la plus grande autonomie possible compte tenu des ressources du système. La définition est évidemment large, mais elle montre assez bien que ce sont les relations qui font les êtres et les choses, qui les font dans le sens où il y a création d'innovations multiples dans tous les domaines. En tant que système de relations, la territorialité est aussi un système d'échanges et de flux de toutes sortes entre l'extériorité, ou environnement physique,

et l'altérité, ou environnement social. La morphologie territoriale n'est pas explicable en dehors des activités qui l'ont créée. Pour s'en convaincre, il suffit de reprendre les monographies de géographie régionale ou même les grandes géographies universelles du siècle qui vient de s'écouler, pour voir comment étaient décrits les paysages agraires et les paysages urbains. L'agriculture, l'industrie et les services ont considérablement changé depuis un siècle, de même que les villes et les valeurs. La territorialité est différente parce que les relations avec les êtres humains et les territoires le sont. Les relations sont différentes parce qu'il y a des êtres, des choses et des informations différentes. La territorialité est en quelque sorte le squelette du quotidien tel qu'il avait été analysé par un homme très oublié, Henri Lefebvre.

Il suffirait en effet de se livrer à un inventaire des relations que l'on pourrait mettre en parallèle avec les territoires qui en ont résulté, pour découvrir d'abord qu'ils ne sont plus adaptés aux relations actuelles ou correspondent à des relations qui n'ont pas disparu, mais qui se sont complètement transformées. Le rapport au paysage rural s'est modifié dans des proportions considérables. Il en va de même des paysages industriels et des paysages urbains. En d'autres termes, notre société actuelle a hérité de territoires construits qui sont en décalage par rapport à la satisfaction des besoins contemporains, lesquels doivent se satisfaire dans des cadres territoriaux qui ne sont peut-être pas inadaptés, mais nécessitent une accommodation, c'est-à-dire des transformations. La globalisation ou la mondialisation - il est loisible d'hésiter entre les deux termes-, a généré de nouvelles territorialités, autrement dit un remaniement profond des anciens systèmes de relations, qui postulent de nouveaux territoires construits. Qu'est-ce à dire? Que les échelles spatiales, temporelles et humaines imposent certains types de relations à l'extériorité et à l'altérité, qui ne permettent pas n'importe quel genre d'activité. Or la mondialisation n'est pas autre chose qu'un gigantesque et multiforme changement d'échelle dont nous ne prenons conscience que très lentement. Un changement d'échelle qui nous plonge dans un processus de territorialisation, déterritorialisation et reterritorialisation (TDR). Les changements de territorialité impliquent des modifications territoriales, mais il y a retard sur l'adaptation et l'accommodation, qui sont différées dans le temps. Les changements dans les activités humaines sont aujourd'hui très rapides et il serait trop coûteux d'imaginer des transformations territoriales au même rythme: les ressources disponibles n'y résisteraient pas. Par ailleurs, un ajustement en «temps réel» signifierait une perte de mémoire collective énorme et une élimination de toute culture du paysage. La territorialité



conduit à une sorte d'analyse spectrale du paysage que l'on peut expliquer en reprenant l'idée des trois mondes évoquée plus haut et schématisée ci-dessus.

Dans le Monde 1, on retrouve les choses et les états matériels qui correspondent aux trois grandes éco-bio-anthropologiques: inorganiques (matière et énergies), biologiques (structure et action de tout être vivant, cerveau humain), anthropologiques (objets fabriqués, soit substrats matériels de la créativité humaine, des outils aux oeuvres d'art en passant par les machines). Dans le Monde 2, peuvent se ranger les états de conscience qu'on peut assimiler à la connaissance subjective (pensées, émotions, intentions souvenirs, rêves, imagination créatrice), alors que le Monde 3 est constitué par la connaissance objective (héritage culturel codé sur des substrats matériels, philosophiques, littéraires, etc. et systèmes théoriques). Interreliés, ces «Mondes» constituent une approche de la structure de la réalité par la construction de «champs».

Le territoire construit mobilise en effet les trois mondes de la matière, des sens et des sciences: toute construction est un point de convergence de ces trois mondes. Il est une structure unique dans sa réalité, à un moment donné, mais seulement à un moment donné, et multiple dans ses représentations. Ces représentations multiples, justement, peuvent permettre d'en faire l'histoire; représentations sous des formes diverses et cela d'autant plus que le paysage est, à l'origine, placé sous le contrôle du fameux totalitarisme de l'œil. La distinction de ces niveaux est d'autant plus indispensable que l'intervention dans la matérialité du paysage risque de provoquer des modifications dans les deux autres mondes. En tant que saillance⁴ matérielle, le territoire construit déclenche des prégnances qui risquent d'affecter les deux autres mondes. Certes, à cet égard, il faudrait toucher le problème de l'échelle, problème théorique qui entretient des rapports étroits avec les processus, les relations et

⁴ Voir RENÉ THOM: «Esquisse d'une mémiophysique», Paris 1988, où l'auteur appelle «forme saillante toute forme vécue qui se sépare nettement du fond continu sur lequel elle se détache», p. 17. La reconnaissance de ces formes est prégnance.

les durées. Or la question scalaire n'est jamais vraiment résolue dans l'action sur le territoire construit, sinon dans ses dimensions matérielles. Pour le reste, l'échelle intéressant les deux autres mondes n'est guère prise en compte et, à ma connaissance, il existe peu de recherches théoriques sur le sujet. Pourtant, saillances et prégnances ne peuvent être expliquées sans une vision synthétique de l'échelle.

Produire des territoires au moyen de territoires...

La formule ressemble beaucoup à celle de Sraffa «*produzione di merci a mezzo di merci*». Nous sommes, pourtant, au-delà de la métaphore. En effet, les territoires construits, devenus obsolètes par rapport à la territorialité ambiante, constituent la matière première de nouveaux territoires. Il ne s'agit plus alors de domestiquer un territoire ancien, mais de simuler un territoire nouveau avec toutes les réserves que cela suppose puisque de multiples possibilités sont offertes. Encore qu'en matière de constructions, il est probable que le phénomène de domestication n'est pas absolument absent car, des éléments anciens sont repris pour recomposer des formes nouvelles.

Il faut revenir au mécanisme TDR évoqué plus haut. Les territorialités successives sont caractérisées par des fonctions spécifiques qui s'inscrivent dans des territoires construits. Le passage de l'une à l'autre conditionne un processus de remaniement ou d'abandon de certaines «constructions» pour permettre l'insertion d'autres activités liées à des relations. Prenons des exemples simples pour faire comprendre le phénomène. Les quartiers de la première révolution industrielle et maintenant ceux de la seconde sont repris pour être intégrés dans de nouveaux territoires construits. Beaucoup de ces territoires sont en friche et en attente d'être repris. Tout cela est évidemment bien connu, car le phénomène dans nos sociétés est quasiment quotidien. Les territoires des territorialités anciennes ne pouvant plus répondre aux besoins des nouvelles, des pans entiers de paysages sont marginalisés et abandonnés et peuvent servir de matière première à d'autres paysages construits. C'est souvent ce qui explique le caractère mosaïque de nos paysages, qui font voisiner des éléments d'époques et de styles très différents. C'est tout le problème de la «différence» qui est ici en question. Les paysages construits d'aujourd'hui sont des paysages en attente, dont l'usage est différé.

Tentons d'éclairer quelque peu le mécanisme de la production de territoires construits au moyen de territoires construits. Tout changement de relations à l'environnement physique et social suppose simultanément une offre de ter-

ritoire et de paysage, qui n'est plus utilisé ou moins utilisé que par le passé, et une demande de paysage pour intégrer la ou les nouvelles activités. Deux processus se télescopent la D. et la T. De deux choses l'une: ou il y a un espace immédiatement disponible, ou l'on recycle du territoire - et par là même du paysage - pour faire face à la demande. Selon les circonstances, les coûts ne sont pas les mêmes et tout dépend des ressources à disposition. La recomposition peut être totale ou partielle. Totale, si tout est rasé et rebâti, partielle si l'externe est préservé et l'interne remanié. Les cas de figure sont très nombreux, si l'on prend en compte tous les paramètres touchés dans l'opération. Les fameux deux axes de la composition - l'axe paradigmatique et l'axe syntagmatique - sont mis à l'épreuve.

Toute recomposition se fait en empruntant des éléments paradigmatiques pour en faire des syntagmes adaptés aux nouvelles activités. On assiste donc à des modifications des profils paysagistes qui révèlent, pour un temps, le nouveau cours de la territorialité. La production de territoires au moyen de territoires est une opération de recreation ou de création de valeurs dans les deux sens du terme: valeurs économiques et valeurs culturelles, sociales et politiques. Cette création de valeurs passe par la mémoire et l'oubli qui, indissolublement liés, constituent une trame de Pénélope que chaque génération fait et défait dans l'espace et dans le temps. Derrière la mémoire d'une culture, il y a l'oubli d'une autre culture qui lui a fourni les éléments dont elle s'est nourrie avant d'être, elle-même oubliée pour permettre la constitution d'une autre mémoire et ainsi de suite tant qu'il y aura des communautés et des sociétés.

D'une certaine manière, l'espace et le territoire ne sont plus pertinents ni non plus déterminants dans l'exacte mesure où ils peuvent être construits, déconstruits et reconstruits, fonctionnalisés, défonctionnalisés et refonctionnalisés. Des ensembles de lieux peuvent être imaginés à partir d'un simple support. Nous sommes entrés dans l'ère de la géographie fabriquée, c'est-à-dire de la mise en scène de la géographie par la culture dont la publicité fait partie.

Alors que la publicité était réservée aux objets, voilà qu'elle gagne les lieux et les territoires: la mise en scène des régions françaises dans le métro parisien en constitue une parfaite illustration. On «écrit» maintenant le territoire comme on écrit un texte. Le territoire n'est plus cause, mais il est «causé» au même titre que la plupart des objets. Dans toute cette fabrication, il y a entrecroisement du syntagme et du paradigme. Tous les espaces et territoires fictifs, mais produits, servent maintenant de référence positive ou négative: la fiction informe le réel.

Nous habitons et nous consommons de plus en plus les images des choses plutôt que les choses elles-mêmes. Dans cette perspective, la publicité, le cinéma et la télévision sont très certainement des révélateurs de la culture actuelle, puisqu'ils sont des pourvoyeurs d'images identificatrices de notre existence.

Dans ce sens, le succès du film «Il postino» (fig. 2) est à méditer, car il révèle un énorme besoin d'authenticité, même s'il n'est pas réel, et un énorme besoin d'utopie, même s'il n'est pas satisfait. Ces images sont des produits de la simulation et plus que jamais, sans doute, cela favorise la traversée des trois mondes de Popper et Eccles dont il a déjà été question: les itinéraires, entre le monde des faits matériels, le monde subjectif et le monde objectif, appartiennent dorénavant au quotidien. Entre eux s'établissent des correspondances par l'information qui permet de varier les points de vue et les angles d'attaque. L'interpénétration et la compénétration de ces mondes est à l'évidence une caractéristique de la culture contemporaine. Le territoire est certes un fait matériel, mais il est tout autant une invitation à la contemplation, à l'émotion, au rêve et à l'imagination créatrice, tout comme il est encore objet de systèmes théoriques, scientifiques, historiques et philosophiques. Les ouvrages de Gaston Bachelard en témoignent éloquemment. Bachelard plus qu'aucun autre a su voyager dans ces trois mondes.

Habiter des images...

Si par la domestication, l'homme s'est inséré dans l'enveloppe spatio-temporelle en substituant ses propres échelles à celles de la biosphère, il n'en a pas moins détruit, en partie, par la même occasion, les bases mêmes de son existence. L'expansion humaine a pu se réaliser ainsi par «clairières» successives qui ont été soustraites à l'environnement, dont l'équilibre s'est maintenu sans trop de difficultés jusqu'à la révolution industrielle même si, ici et là, des destructions irréversibles ont eu lieu. L'exaltation protéiforme de la nature au XVIII^{ème} révèle, sans aucun doute, le malaise de la société occidentale dont les modèles envahissent non seulement la pensée mais encore l'existence. Il faudrait faire une histoire des images de la nature qui montrerait à quel point l'homme a perdu ses repères: on ne sait pas ce qu'est la nature, mais elle est l'objet de tous les discours, de toutes les nostalgies et de toutes les préoccupations. Ce n'est pas par hasard si la notion de paysage, empruntée à la peinture, va devenir l'horizon sur lequel vont se profiler tout autant les desseins littéraires que scientifiques. Image par excellence, le paysage fonde à lui seul un paradigme qui, deux siècles plus tard, nourrira encore la description littéraire et la description



scientifique, qu'il s'agisse des sciences de la nature ou des sciences de l'homme. La description du paysage n'est en aucune manière la description d'une portion de nature mais bien autre chose: c'est la recherche, par l'homme, de son essence à travers la médiation de l'extériorité. Cette recherche de l'essence est un héritage de la philosophie grecque dans le sens où, depuis les Présocratiques, celle-ci s'est efforcée d'extraire des flux vitaux des phénomènes l'essence stable des choses qui, combinée avec la tendance à la description, a finalement donné une impulsion considérable à la production des images de la nature⁵. Le privilège accordé à l'essence plus qu'à l'existence, à la représentation plus qu'au référent constitue probablement un des points d'ancrage de la simulation, dont le développement s'est accéléré avec la crise sans précédent que connaît la biosphère. Après avoir largement entamé son patrimoine «naturel» qu'il continue de méconnaître dans ses profondeurs, l'homme contemporain se trouve confronté à l'idée de la réinvention de ce qu'il a compromis gravement, voire détruit. Mais la réinvention est, elle-même, incertaine dans la mesure où les modèles sur lesquels elle s'appuie ne reflètent qu'une connaissance insuffisante des interactions entre les éco-bio-et socio-logiques qui conditionnent l'ensemble des cycles dans lesquels l'homme intervient. Celui-ci est dorénavant entré dans une phase d'invention de sa nature qui n'a plus rien de commun avec le dévoilement de la nature dans la pensée grecque.

C'est pourquoi les images de la nature produites par la simulation ne peuvent être qu'instables et, de fait, elles le sont. L'exemple le plus typique de cette simulation en acte est fournie par ce que font les architectes et les urbanistes qui «inventent» des paysages dont la durée est généralement faible, d'une part, et dont l'extension ne peut être que limitée pour les raisons évoquées plus haut, d'autre part. La construction presque *ex nihilo* des paysages touristiques est une illustration de plus en plus fréquente de la simulation. Les modèles de l'exotisme sont ainsi conçus à l'échelle 1/n, puis testés par le marketing pour «accrocher» de la manière la plus sûre la clientèle urbaine qui doit trouver, à l'échelle 1/1, la réalisation de ses rêves les plus secrets et les plus fous. Ce n'est plus la nature qui est habitée, mais des images ou, si l'on préfère, des décors grandeur nature qui pourront être modifiés, au gré de l'évolution des goûts et des préférences. Il n'y a plus de séjour parmi les choses, mais une traversée des choses, une traversée de décors comme dans le cas des villages de Potemkine qui se déplaçaient au rythme des voyages de Catherine II pour faire illusion.

⁵ Voir SERGEJ S. AVERINCEV: «Atene e Gerusalemme - Contrapposizione e incontro di due principi creativi», Donzelli Editore, Roma, 1994

Il est urgent de se demander si la véritable crise de la nature ne réside pas davantage dans la préférence que nous accordons à ses images plutôt qu'à elle-même. Jonas n'aurait-il pas raison lorsqu'il prétend que l'*homo faber* est en train de supplanter l'*homo sapiens*? Même si les hommes ont besoin de la nature, ils agissent comme s'ils pouvaient s'en passer. En revanche, ils ont besoin de l'idée de nature comme on a besoin d'un en-deça et d'un au-delà, et c'est pourquoi cette idée est indestructible quand bien même la chose ne l'est pas.

L'histoire de nos relations à la nature est-elle autre chose, en fin de compte, que la chronique d'un exil, celui de la nature «donnée», qui nous contraint sans cesse à imaginer des natures «produites»? Celles-ci ne pourront pas s'inscrire dans la traditionnelle description puisqu'elles seront «description», par définition, avant même d'exister matériellement. En revanche, elles seront narration dans la mesure où elles exprimeront sous une forme «épique» ce qui leur aura donné naissance. La forme moderne de l'épopée ne serait-elle pas la chronique des inventions de la simulation? Dans ces conditions, n'est-ce pas l'habitat - qui n'est pas seulement le logement - qu'il convient de repenser de fond en comble? C'est évidemment une tâche considérable qui n'incombe pas qu'aux architectes, mais aussi et surtout à tous ceux qui «habitent» dans le sens défini au début de ce texte.